



présente

Un ciel de fonte et d'acier

une nouvelle inédite

de

Alain Bron

© Alain Bron 2019

La lame s'est arrêtée, net, sur mon cou, malgré un élan qui semblait puissant, inexorable. Le soldat français, couvert de boue et de sang, a mis un genou à terre. D'une main, il a tenu son long fusil à baïonnette, de l'autre, il a pris délicatement la gravure, puis l'a examinée en silence.

Dès le mois de juin, le ciel s'était couvert de fonte et d'acier. Les obus tombaient avec fracas, ouvraient la terre et déchiraient les hommes. Il fut très dur ce temps, savez-vous. J'ai bien cru que la nuit ne s'inverserait pas. Plaqués contre les parois des tranchées, nous attendions le coup de sifflet pour empoigner les échelles et nous ruer à l'attaque. Les Français se tenaient à, quoi, cent mètres, pas plus. Dix fois, quinze fois, nous nous étions lancés à l'assaut des lignes adverses. Maudit sifflet. Des centaines de morts et de blessés étaient restés prisonniers des barbelés et des trous de bombes inondés.

Soudain les obus redoublèrent. Certains tombèrent sur les tranchées et ensevelirent bon nombre de camarades. D'autres explosèrent plus loin et projetèrent leur grêle de mort.

Je n'ai rien senti tout de suite. J'ai porté ma main sous ma vareuse. Elle est ressortie rouge, poisseuse. Quand les Français sont arrivés, j'étais sur le dos, une grande tache de sang sur la poitrine. Dans le crépitement des mitrailleuses, ils sont passés vite, la rage au ventre, en vue de conquérir la tranchée suivante. Beaucoup de blessés m'entouraient, criant de douleur ou délirant dans une langue universelle. Français ? Allemand ? La douleur s'en moque. Ils étaient là, tombés dans toutes les positions, leurs uniformes laissaient des taches de couleurs dans la terre sans herbe et la craie blanche de Champagne.

En grimaçant, j'ai eu la force de tirer mon portefeuille de ma poche intérieure. J'aime bien mon portefeuille. Fait de cuir souple, il contient des papiers qui pansent l'âme ou la torture, au choix. Identité, photos de famille, petit mot de Greta qui disait m'aimer pour la vie – c'était avant qu'elle n'épouse cet imbécile de Frantz. Il contient aussi un visa militaire et une gravure. La gravure représente celle que j'aime par-dessus tout. Son visage est doux. Ses yeux clairs illuminent ma vie depuis que je l'ai rencontrée à Florence en 1912, deux ans avant la guerre. Devant elle, j'étais resté pétrifié d'admiration. Elle, c'est une vierge peinte par Filippo Lippi. Elle était exposée au Palais des Offices. J'avais contemplé cette toile pendant des heures, au point de respirer à son rythme, et d'adopter son sourire énigmatique. Quelque temps après, près du Palazzo Vecchio, j'achetai sa petite reproduction sur papier cartonné. Dès lors je l'ai précieusement gardée, elle n'a jamais quitté mon portefeuille. Je l'appelle

Maria. C'est mon amour univoque, fou et sage. Depuis le début de la guerre, elle est là, sur mon cœur. Je crois que c'est elle qui m'a protégé, rassuré au plus fort de la folie des hommes, comme durant ces dernières heures de souffrance où j'ai confusément attendu un secours, une contre-attaque, une voix amie.

Ce furent trois Français qui arrivèrent en cette fin d'après-midi. Mon vague espoir se mua soudain en cauchemar. Je devins le témoin de ce qu'on appelle un nettoyage de tranchée. Muni d'une lame, chaque soldat – mais peut-on dire « soldat » ? – repérait les blessés allemands et, d'un coup sec, leur tranchait la carotide. Systématiques, silencieux, ils précédaient les brancardiers qui s'occupaient, eux, des blessés français. Le premier nettoyeur ne s'arrêta pas, le second allait se pencher sur moi quand le premier l'appela. Le troisième, armé d'un fusil à baïonnette, s'approcha. Mon front se couvrit de sueur. L'homme était sur le point de m'achever quand il repéra la gravure.

La pointe de la lame s'est arrêtée sur mon cou.

À présent, le soldat observe ma Maria et, instinctivement, prend le même sourire.

Ses yeux marron se remplissent d'étonnement. Il la quitte du regard, me jauge, impassible.

Sans un mot, il repose la gravure doucement sur ma poitrine, se lève, puis s'éloigne vers le fond du boyau.

Maria, ma Maria, me donneras-tu le courage de vivre ?

Alain Bron



Ce QRcode vous permet d'accéder au site :

www.lartenchemin.com

où vous pouvez retrouver et télécharger gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »